

À MA MÈRE

COUVER BOU LÉRY/EDEN-ROTCO



Hélène Cixous

5 juin 1937 Naissance à Oran.
1959 Agrégation d'anglais.
1968 « L'exil de James Joyce ou l'art du remplacement » (Grasset).
1969 « Dedans » (Grasset), prix Médicis. Intègre l'équipe de création de l'université Paris-VIII, fonde le Centre d'études féminines, le premier en Europe.
1973 « Tombe » (Seuil).
1976 « La » (Gallimard).
1977 « Anxi » (Des Femmes).
1985 « L'histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk... » est mis en scène par Ariane Mnouchkine à la Cartoucherie, avant « L'Indiade » (1987).
2006 « Insister. A Jacques Derrida » (Gallée).

est grosse que vous tentez d'apprivoiser ?

Je ne dirais pas le mot grosse, elle a toujours été mince, c'est une cavalière qui monte la vie. Assise avec et à côté d'elle, je regarde l'être humain – car je n'écris pas une autobiographie, le principal de ma vie est ailleurs – en me demandant comment la pièce va finir. Je me dis objectivement : ma mère y parviendra avant moi, mais j'y vais avec elle, je m'apprete aussi à avoir 100 ans, mais théâtralement. Je voudrais être la championne du monde de l'instant : je vivrais aujourd'hui à 13 h 57. Malheureusement, je suis tout le temps dans un à-venir dont les vitesses changent : tantôt cette mort est très proche, tantôt elle s'éloigne et me laisse brièvement en repos.

Vous décriviez dans « Dedans » (prix Médicis 1969) l'encerclement d'une petite fille refusant le départ de son père. Quarante ans plus tard, c'est votre mère que vous voulez retenir ?

L'écriture vient d'un besoin puissant de réparation : à la disparition de mon père, le monde s'est brutalement abîmé devant moi. J'ai eu un mouvement misérable de fabrication hâtive d'un petit liseré de papier, sans savoir que j'allais continuer à tisser de cette manière. Écrire, c'est donc m'adresser à la mort pour l'anticiper : toutes mes forces poétiques tendent à inventer des modèles d'immortalité.

La nuit – je suis une rêveuse – produit en moi une vie infinie qui m'échappe complètement, c'est une grâce.

Est-on l'Antigone de sa mère de la même façon que de son père ?

Je n'ai pas eu la « chance » d'avoir été celle de mon père : j'avais trop besoin de soutien, lui qui nous cultivait comme un jardin. Un père, pour une enfant jeune, c'est une instance presque maternelle de protection. Avec ma mère, c'est plutôt une gigantesque mémoire, donc quantité de livres virtuels, qui pourrait disparaître : nous avons vécu soixante-dix ans ensemble !

Les livres sont comme des morts qui ressuscitent chaque fois qu'on les ouvre, disiez-vous dans « OR » : c'est un tombeau « ouvrable » que vous lui consacrez ?

... Peut-être est-ce le mien aussi.

Vous vous dites volontiers « possédée » ou « visitée » – une foi que souligne par contre-pied cette mère sceptique et laïque... Votre travail a une dimension religieuse ?

Il y a déjà un acte de foi dans le fait d'écrire, car c'est un acte aberrant, il ne rapporte pas de revenus, mais je ne sais et ne peux vivre autrement. Je crois donc à un ultérieur, dont je suis aussi la preuve puisque, lisant ceux qui m'ont précédée et les aimant comme je les aime, j'ai le sentiment qu'ils sont là. Je ne sais pas me tenir dans le temps sans être étayée par une sorte de croyance. Je me dis : on ne doit rien oublier, on doit défendre la vie contre ce qui la dégrade. Mais le Dieu des religions, je le laisse où il est.

C'est pourtant une proto-religion personnelle qu'esquissent vos livres.

Ce n'est pas ce que je dirais : si c'était une religion, elle serait transmissible. Cela dit, j'ai une forte dose de compassion qui me rend la vie difficile – elle s'arrête aux plantes, heureusement ! Non, si j'ai un projet, c'est de ne pas faillir devant la littérature.

Donc de créer un territoire, à la charnière du poétique et du philosophique, du divin et du féminin...

Mais si je nommais ce territoire, il perdrait toute innocence. Je suis d'une ambition infinie, et très modeste en même temps, je travaille inlassablement. Quelque chose de miraculeux arrive, dès que je m'ouvre à l'écriture ■

Hélène Cixous, « Ciguë. Vieilles femmes en fleurs » (Gallée, 224 p., 26 €). Réédition de « Tombe » (1973), préface inédite (Seuil, 226 p., 17 €).